Deuxième année — N° 3 — Dimanche 19 février 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE

PAR LE SPIRITISME

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires; à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

FRATERNITÉ UNIVERSELLE

CHARITÉ — Que tous ne soient qu'un. (Jean, XVII, v. 21.) — VÉRITÉ

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville). — Un an. . . 6 fr.
Départements et Algérie. . . 7 fr.
Etranger continental. . . 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville). — Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie. . . 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou paquets non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond, envoyés par les collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

LE SPIRITISME

Enseigné et combattu à la fois par la théologie romaine.

(2me article.)

Nous avons démontré dans notre précédent article que la théologie romaine, s'appuyant sur l'autorité des Pères de l'Eglise, enseigne dans les séminaires le Spiritisme qu'elle combat depuis que la connaissance de cette science a fait invasion dans le monde. Les seules citations que nous avons faites prouvent suffisamment notre assertion, sans qu'il soit besoin d'en mettre d'autres sous les yeux de nos lecteurs; ce n'est pas qu'elles manquent, on en rencontre à chaque pas dans les livres des auteurs ecclésiastiques qui ont écrit sur la matière. Mais il nous semble utile de faire connaître les arguments opposés par les théologiens aux philosophes qui n'admettent pas l'intervention des Esprits dans les affaires de notre humanité.

C'est une étude curieuse à faire, à laquelle nous nous livrons avec d'autant plus d'intérêt qu'elle démontre avec plus de clarté la contradiction à laquelle sont obligés de succomber nos adversaires les plus déclarés.

Voici ce que nous lisons dans un autre cours de Théologie à l'usage des séminaires. Nous copions ici les objections faites par les philosophes auxquels la Théologie répond.

« 1° Suivant les déistes, il n'y a pas moyen de croire que jamais il y ait eu de ces hommes dont les démons s'emparaient et faisaient leur demeure; en un mot, des possédés, comme les appelle l'Evangile;

2° Comment se faisait-il qu'au temps de Jésus-Christ il y eût tant de possédés dans la Palestine seule, et pas dans les autres pays?

3° Un Esprit n'a point de prise sur la matière, puisqu'il n'y a entre elle et lui aucun rapport, aucun contact;

4° Il y aurait deux Esprits dans un possédé; comment ces deux puissances, opposées entre elles, pourraient-elles habiter le même corps? »

Ecoutons la réponse de la Théologie aux objections des déistes :

« 1° L'existence des démons n'est pas plus du goût des déistes que les possessions; cependant l'existence des démons, *des mauvais génies*, est non-seulement enseignée par l'Ecriture, mais reconnue par la philosophie ancienne et moderne. Autrefois même, on trouvait la croyance aux *bons* et aux *mauvais* génies non-seulement chez les Juifs, mais chez tous les peuples païens, soit civilisés, soit sauvages, qui la tenaient par conséquent, non des philosophes (il n'y en a pas chez les sauvages), mais de quelque tradition à laquelle une révélation primitive pouvait avoir donné naissance. Encore aujourd'hui, tous les peuples, barbares ou civilisés, comme les Tartares, les Arabes, les Persans, les Américains, les Chinois, etc., croient à l'existence de ces génies, tout en entourant leur croyance d'une foule d'erreurs, comme faisaient les païens de l'antiquité. »

Ainsi, ce n'est pas la croyance à l'existence des bons et des mauvais esprits qui est une erreur, puisque l'idée principale est juste, selon l'auteur; elle est seulement entourée d'erreurs.

« Personne n'aura, sans doute, la témérité de nier que la sphère d'activité des esprits soit plus étendue que celle de notre esprit étroit et borné; or, puisque notre esprit, tout faible qu'il est, exerce une action sur notre corps, il est clair que les *bons* et les *mauvais* génies peuvent également, et à plus forte raison, agir sur les corps; donc les possessions sont possibles, et le texte des évangiles ne nous permet pas de douter qu'elles aient réellement existé. »

Nous pouvons ajouter que les mêmes phénomènes se produisent encore. A Morzines, n'ont-ils pas été constatés? Peut-être même persistent-ils toujours malgré les tentatives de la science médicale, qui n'a vu que le côté matériel de l'épidémie, et les exorcismes par les amulettes qui n'ont pu produire d'effet, car les formules et les objets matériels ne peuvent remplacer la foi.

« 2° Il n'y eut pas, du temps de Jésus-Christ, autant de possédés que les déistes l'imaginent; et nous voyons, par les Actes des Apôtres, qu'il n'y en avait pas seulement en Judée, mais aussi dans d'autres pays. On en voit, il est vrai, un plus grand nombre dans la Palestine, mais les saints Pères observent qu'à cette époque il avait plu à Dieu d'augmenter la puissance du Démon, afin que les victoires remportées sur lui par Jésus et ses disciples servissent à donner plus d'éclat à la nouvelle religion qu'ils étaient appelés à fonder, et à rendre en même temps

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE
D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX PAR UN ESPRIT REPENTANT

IV (*suite*).

Eugène se porta en avant jusqu'au village de Gersdorf, où était le général Miloradowitch; il ne l'attaqua qu'après avoir été renforcé, et le rejeta alors sur Waldheim, bien qu'il se fût vaillamment défendu. Le vice-roi l'y ayant suivi, il se replia sur Etzdorf. Il en fut aussi chassé et ne put tenir davantage à Limbach; il vint alors dans les faubourgs de Dresde. Dans chacune de leurs rencontres, les deux adversaires s'étaient attaqués et défendus avec courage; aussi leurs pertes avaient été sensibles, moins cependant du côté d'Eugène.

Les ennemis s'étaient repliés sur Dresde. Ils évacuèrent la vieille ville et se retirèrent dans la neuve. Napoléon vint prendre possession de la première et s'occupa immédiatement des moyens de passer l'Elbe. Le grand pont de Dresde, précédemment rompu, avait été réparé au moyen d'une arche de bois; mais les Russes, en se retirant, y avaient mis le feu. A une demi-lieue de là, ils avaient établi un pont de bateaux couvert par des ouvrages, que Miloradowitch était chargé de défendre; Napoléon envoya le prince Eugène pour reconnaître sa position. A la vue du vice-roi, Miloradowitch retira ses troupes des ouvrages et incendia le pont après qu'elles l'eurent passé; quelques coups de fusils avaient été simplement échangés avant l'évacuation.

Pendant ce temps, l'empereur cherchait un emplacement pour établir un pont de radeaux. Il en trouva un convenable près du village de Priesnitz, et fit commencer les travaux sur-le-champ. Eugène fut chargé de protéger les travailleurs; il fit placer deux batteries, l'une de 18, l'autre de 16, des deux côtés de Priesnitz. Il dut porter à 80 le nombre des bouches à feu, afin de maîtriser les violents efforts que les Russes faisaient pour empêcher la construction du pont; il ne les repoussa qu'avec peine; deux bataillons qu'il avait poussés sur l'autre rive, dès le premier moment, perdirent à eux seuls, près de 500 hommes tués ou blessés.

Malgré l'alliance intime de la maison impériale d'Autriche avec Napoléon, cette puissance n'avait pas oublié les discordes passées, et cachait à peine, sous un masque de bonne intelligence, ses sentiments hostiles; il n'était plus possible, même aux esprits les plus prévenus, de la considérer comme une alliée sûre. L'Italie, dont elle n'avait cessé de regretter la possession, était le point le plus exposé; il était même probable que le désir de la reconquérir l'engagerait à rompre les derniers liens qui la retenaient. Il était donc urgent que le royaume fût garni de forces suffisantes, non seulement pour se défendre, mais encore pour contenir l'Autriche en la menaçant chez elle. Napoléon, appréciant ces raisons, y renvoya Eu-

les Juifs et les païens plus attentifs à se tenir en garde contre l'ennemi déclaré de leur salut.

« 3° L'esprit humain agit sur le corps humain, pourquoi l'esprit malin n'aurait-il pas la même puissance? »

Ce qui est vrai, à ce point de vue, pour l'esprit malin est tout aussi vrai pour l'esprit du bien. Nous relevons cette apparence d'exclusion, car elle serait en contradiction avec ce que l'auteur a dit précédemment.

« Le rapport de consubstantialité entre l'Esprit et la matière n'est assurément pas nécessaire pour établir cette action ; il suffit du rapport par suite duquel l'Esprit, en tant que cause motivée et déterminante, peut agir sur la matière comme sujet capable de recevoir des impressions. Si nous ignorons la manière dont cette action se produit, il ne faut en accuser que les bornes de notre intelligence. »

Nous sommes de l'avis du théologien que nous citons, sur le point de savoir comment l'Esprit agit sur la matière ; les bornes de notre intelligence, ou plutôt le défaut d'observation des phénomènes produits jusque-là, n'avaient pas permis d'entrevoir les causes des effets qui nous occupent. Mais aujourd'hui, avec l'aide du Spiritisme et des recherches physiologiques à ce point de vue, nous espérons pouvoir en présenter bientôt une explication ou plutôt une étude.

A la quatrième objection des déistes : « Il y aurait deux esprits dans un possédé; comment ces deux puissances, opposées entre elles, pourraient-elles habiter le même corps?» voici ce que répond le théologien :

« Le possédé n'est pas continuellement agité par le Démon ; ensuite, cet Esprit, *plus fort* que l'Esprit humain, peut troubler, bouleverser l'économie physique du corps, en désordonner les mouvements et les actes, et, en ce sens, être l'auteur de toutes les actions du possédé.

« Nous ne pouvons, il est vrai, déterminer philosophiquement la puissance des Esprits et la sphère de leur activité ; mais la révélation nous enseigne que cette puissance et cette sphère d'activité sont de beaucoup supérieures à celles qui sont assignées à l'homme. Ainsi, c'est vainement que les déistes nous objectent leur ignorance à cet égard. »

Si nous rapprochons cette réfutation théologique de l'enseignement donné par les Esprits sur ce sujet (1), nous y trouvons une identité incontestable.

« N° 474. S'il n'y a pas possession proprement dite, c'est-à-dire cohabitation de deux Esprits dans le même corps, l'âme peut-elle se trouver dans la dépendance d'un autre Esprit, de manière à être *subjuguée* ou *obsédée*, au point que sa volonté en soit en quelque sorte paralysée?

R. Oui, et ce sont là les vrais possédés ; mais sache bien que cette domination ne se fait jamais sans la participation de celui qui la subit, *soit par faiblesse*, soit par désir. On a souvent pris pour des possédés, des épileptiques ou des fous, qui avaient plus besoin de médecin que d'exorcisme.

A. LEFRAISE.

(1) *Livre des Esprits*, liv. II, ch. IX. — *Possédés.*

(A continuer.)

HISTOIRE DE DON BERNARDO DE ZUNIGA

(Suite et fin.)

LE MORT VIVANT

Le jour commençait à poindre à l'horizon quand don Bernardo de Zuniga revint prendre son cheval dans l'auberge où il l'avait laissé.

Un malaise inconcevable s'était emparé de lui, et, quoique enveloppé dans son large manteau, il sentait le froid l'envahir graduellement.

Il demanda au garçon d'écurie quel était le serrurier du couvent ; on le lui indiqua.

Il demeurait à l'extrémité du village.

Don Bernardo, pour se réchauffer, mit son cheval au grand trot, et, au bout d'un instant, il entendit les coups de marteau retentir sur l'enclume, et, à travers les fenêtres et la porte ouvertes, il vit jaillir jusqu'au milieu de la rue des parcelles de fer rouges.

Arrivé à la porte du serrurier, il descendit de cheval ; mais, de plus en plus envahi par le froid, il s'étonna de la raideur automatique de ses mouvements.

Le serrurier, de son côté, était resté le marteau levé et regardant ce noble seigneur enveloppé dans son manteau de chevalier de l'ordre d'Alcantara, qui descendait à sa porte et entrait chez lui comme une pratique ordinaire.

En voyant que c'était bien à lui qu'il avait affaire, le serrurier posa son marteau sur l'enclume, leva son bonnet et demanda poliment :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monseigneur? — C'est toi qui es le serrurier du couvent de l'Immaculée-Conception, s'informa le chevalier. — C'est moi, oui, monseigneur, répondit le serrurier. — Tu as les clefs du couvent? — Non, monseigneur, mais seulement les dessins, afin que si l'une de ces clefs se perdait, je pusse la remplacer. — Eh bien! je veux la clef de l'église. — La clef de l'église? — Oui. — Excusez-moi, monseigneur, mais il est de mon devoir de vous demander ce que vous comptez en faire.

— J'en veux marquer mes chiens pour les préserver de la rage. — C'est un droit de seigneurie. Etes-vous seigneur des terres sur lesquelles l'église est bâtie? — Je suis don Bernardo de Zuniga, fils de Pierre de Zuniga, comte de Bagnarès, marquis d'Ayamonte ; je commande à cent hommes d'armes, et suis chevalier d'Alcantara, comme tu peux le voir par mon manteau. — Cela ne se peut ! dit le serrurier, avec une expression visible d'effroi. — Et pourquoi cela ne se peut-il pas? — Parce que vous êtes vivant et bien vivant, quoique vous paraissiez avoir froid, et que don Bernardo de Zuniga est mort cette nuit, vers une heure du matin. — Et qui t'a dit cette belle nouvelle? demanda le chevalier. — Un écuyer portant un hoqueton aux armes de Béjar, lequel vient de passer il y a une heure pour aller commander un service funèbre au couvent de l'Immaculée-Conception.

Don Bernardo éclata de rire.

— Tiens, dit-il, voici, en attendant, dix pièces d'or pour ta clef. Je viendrai la chercher cet après-midi, et t'en apporterai encore autant.

Le serrurier s'inclina en signe d'assentiment. Vingt pièces d'or, c'était plus qu'il n'en gagnait en une année, et cela valait bien la peine de risquer une réprimande.

D'ailleurs, pourquoi serait-il réprimandé? C'était l'habitude de marquer les chiens de chasse avec les clefs des églises pour les préserver de la rage. Un seigneur qui le payait si généreusement ne pouvait pas, quel qu'il fût, être un voleur.

Don Bernardo remonta à cheval. Il avait essayé de se réchauffer à la forge ; mais il n'avait pu y réussir. Il espérait mieux du soleil, qui commençait à se montrer brillant comme il l'est déjà en Espagne au mois de mars.

Il gagna les champs et se mit à courir ; mais le froid l'envahissait de plus en plus, et des frissons glacés lui couraient par tout le corps.

Ce n'était pas tout : il semblait comme enchaîné au couvent ; il décrivait un cercle dont le clocher de l'église formait le centre.

En traversant un bois, vers onze heures, il vit un ouvrier qui équarrissait des planches de chêne ; c'était une besogne qu'il avait bien souvent vu faire à des ouvriers, et cependant il se sentit comme entraîné malgré lui à questionner cet homme.

— Que fais-tu là? lui demanda-t-il. — Vous le voyez bien, très illustre seigneur, répondit celui-ci. — — Mais non, puisque je le demande. — Eh bien ! je fais une bière. — En chêne? C'est donc pour un grand seigneur que tu travailles? — C'est pour le chevalier don Bernardo de Zuniga, fils de monseigneur Pierre de Zuniga, comte de Bagnarès, marquis

---

gène, avec les pouvoirs les plus étendus pour s'organiser une armée.

Trois armées successives, sorties d'Italie pour renforcer la grande armée, l'avaient épuisée d'hommes ; l'empereur, ayant égard à sa situation, lui donna les levées de conscrits des provinces italiennes incorporées à l'empire et des départements les plus voisins. Il éleva l'armée à un cadre factice qu'elle ne pouvait atteindre, comptant que l'Autriche, se laissant effrayer par un déploiement de forces inattendu de ce côté, garderait, sinon l'alliance jurée, du moins une neutralité nuisible aux alliés. Mais ceux-ci étaient trop bien instruits de l'état des affaires de Napoléon pour se laisser abuser, et cette ruse n'eut d'autre effet que de rendre la position du prince Eugène plus difficile en lui attribuant des forces qu'il n'avait pas.

Le vice-roi se mit à l'œuvre avec une ardeur infatigable. Tout lui manquait : les soldats n'étaient que de nouveaux conscrits; les officiers qui devaient, pour la plupart venir d'Espagne, étaient en nombre insuffisant ; il était également dépourvu d'armes et de vêtements, pour l'équipement et l'armement des troupes. Néanmoins, il parvint à y suppléer, et, dès le 15 juillet, il put commencer ses mouvements sur l'Adige.

Il avait fait, dans les premiers jours du mois, une tournée pour s'assurer de l'état de ses principales places fortes. Auguste-Amélie, sa femme, l'avait suivi, afin que sa présence calmât les inquiétudes que ce voyage aurait pu exciter. Il n'eût pas été prudent de négliger la moindre précaution : les jésuites, auxquels s'adjoignaient les agens de l'Autriche et tous les fauteurs de troubles s'attachant à répandre l'alarme et la perturbation dans l'Etat, depuis les dernières classes jusqu'aux plus élevées. Leurs insinuations, en portant les parents des conscrits à retenir leurs fils chez eux, avaient déjà nécessité des mesures de rigueur, toujours fâcheuses pour le gouvernement contraint d'y avoir recours. Les Anglais, qui apparaissaient de temps en temps sur les côtes, ne se faisaient pas faute d'exciter les mécontents; le rivage, étant bas et marécageux, leur facilitait l'accès de l'Italie et leur permettait de donner plus d'extension à leurs manœuvres. Le prince se sentait impuissant à parer ce danger ; néanmoins, il prit quelques mesures, sur l'efficacité desquelles il ne pouvait compter.

V

Le feldzeugmeister baron Hiller, commandant de l'armée autrichienne d'Italie, s'était porté sur Clagenfurt, d'où il menacait Villach. Il pouvait pénétrer en Italie par Laybach ou par Ponteba ; Eugène fit garder ces deux points de ses frontières et s'apprêta en même temps à étendre sa droite jusque dans l'Illyrie. Cette province paraissait devoir être le principal théâtre des hostilités, elle se trouvait dans un état de fermentation, qui faisait présager une prochaine insurrection, et le feld-maréchal-lieutenant Radivojevitch s'apprêtait à y pénétrer.

(A continuer).

d'Ayamonte. — Le chevalier est donc mort? — Cette nuit, vers une heure du matin, répondit l'ouvrier. — C'est un fou, dit le chevalier en haussant les épaules; et il poursuivit son chemin.

En se rapprochant du village où il avait commandé la clef, il rencontra, vers une heure, un moine qui voyageait à mule, suivi d'un sacristain qui marchait à pied.

Le sacristain portait un crucifix et un bénitier.

Don Bernardo avait déjà dérangé son cheval pour laisser passer le saint homme, lorsque, tout à coup, se ravisant, il lui fit signe de la main qu'il désirait lui parler.

Le moine s'arrêta.

— D'où venez-vous, mon père? demanda le chevalier. — Du château de Béjar? illustre seigneur. — Du château de Béjar? demanda don Bernardo étonné. — Oui. — Et qu'avez-vous été faire au château de Béjar? — J'ai été pour confesser et administrer don Bernardo de Zuniga, qui, vers minuit, s'étant senti mourir, m'avait fait appeler pour recevoir l'absolution de ses péchés: mais quoique je fusse parti en toute hâte, je suis encore arrivé trop tard. — Comment, trop tard? — Oui, à mon arrivée, don Bernardo de Zuniga était déjà mort. — Déjà mort! répéta le chevalier. — Oui, et de plus, mort sans confession. Que Dieu ait pitié de son âme! — Vers quelle heure était-il mort? — Vers une heure de la nuit, répondit le moine. — C'est une gageure, dit le chevalier avec humeur, ces gens ont juré de me rendre fou.

Et il remit son cheval au galop.

Dix minutes après, il était à la porte du forgeron.

— Oh! oh! dit le forgeron, qu'a donc Votre Seigneurie, elle est bien pâle? — J'ai froid, dit don Bernardo. — Voici votre clef. — Voici ton or.

Et il lui jeta douze autres pièces.

— Jésus! dit le forgeron, où mettez-vous donc votre bourse? — Pourquoi cela? — Votre or est froid comme la glace. A propos... — Qu'y a-t-il? — N'oubliez pas de vous signer trois fois avant de faire usage de la clef. — Pourquoi cela? — Parce que lorsqu'on forge une clef d'église, le diable ne manque jamais de venir souffler le feu. — C'est bien. Et toi, n'oublie pas de prier pour l'âme de don Bernardo de Zuniga, dit le chevalier en essayant de sourire. — Je ne demande pas mieux, dit le serrurier, mais j'ai peur que mes prières arrivent trop tard, puisqu'il est mort.

Quoique don Bernardo eût accueilli ces différentes rencontres d'un air calme, et eût reçu ces différentes réponses avec un sourire, ce qu'il avait vu et entendu depuis le matin n'avait pas laissé que de faire sur lui, si brave qu'il fût, une vive impression. Ce froid surtout, ce froid mortel qui allait croissant, glaçant jusqu'au battement de son cœur, gelant jusqu'à la moëlle de ses os, le terrassait malgré lui. Il pesait de ses pieds sur ses étriers, et ne sentait plus l'appui qui le soutenait. Il serrait une de ses mains avec l'autre, et ne sentait plus la pression de sa main.

L'air du soir arriva, sifflant à ses oreilles comme une bise, et traversant son manteau et ses vêtements comme si les uns et les autres n'avaient pas plus de consistance qu'une toile d'araignée.

La nuit venue, il entra dans le cimetière, et attacha son cheval au pied d'un platane. Il n'avait pas songé à manger de la journée, ni son cheval non plus.

Il se coucha dans les hautes herbes, pour échapper autant que possible au vent glacial qui l'anéantissait. Mais à peine eut-il touché la terre, que ce fut bien pis. Cette herbe, pleine d'atômes de mort, semblait une dalle de marbre.

Peu à peu, quelque effort qu'il fit pour résister au froid, il tomba dans une espèce d'engourdissement dont il fut tiré par le bruit que faisaient deux hommes en creusant une fosse.

Il fit un effort sur lui-même et se leva sur son coude.

Les deux fossoyeurs qui virent un homme qui semblait sortir d'une fosse, poussèrent un cri.

— Oh! pardieu! dit-il aux fossoyeurs, je vous remercie de m'avoir éveillé. il était temps. — En effet, dirent ces hommes, remerciez-nous, seigneur, car lorsque l'on s'endort ici on ne se réveille guère. — Et que faites-vous à cette heure dans ce cimetière? — Vous le voyez bien. — Vous creusez une fosse? — Sans doute. — Et pour qui? — Pour don Bernardo de Zuniga. — Pour don Bernardo de Zuniga? — Oui. Il paraît que le digne seigneur, dans le testament qu'il a fait il y a quinze jours ou trois semaines, a demandé à être enterré dans le cimetière du couvent de l'Immaculée-Conception, de sorte qu'on est venu nous dire ce soir seulement de nous mettre à la besogne; maintenant il s'agit de rattraper le temps perdu. — Et à quelle heure est-il mort? — La nuit passée, à une heure du matin. Là! maintenant que la fosse est finie, don Bernardo viendra quand il voudra. Adieu, monseigneur. — Attends, dit le chevalier, toute peine mérite salaire; tiens, voilà pour toi et ton camarade.

Et il jeta à terre sept ou huit pièces d'or que les fossoyeurs s'empressèrent de ramasser.

— Sainte Vierge! dit un des fossoyeurs, j'espère que le vin que nous allons boire à votre santé ne sera pas aussi froid que votre argent, sinon il y aurait de quoi geler l'âme dans le corps.

Et ils sortirent du cimetière

Onze heures et demie venaient de sonner; don Bernardo se promena une demi-heure encore, ayant toutes les peines du monde à se maintenir debout, tant il sentait son sang se figer dans ses veines; enfin, minuit sonna.

Au premier coup qui frappa sur le timbre, don Bernardo introduisit la clef dans la serrure et ouvrit la porte.

L'étonnement du chevalier fut grand: l'église était éclairée, le chœur était ouvert, les piliers et les voûtes étaient tendus de noir, mille cierges brûlaient en chapelle ardente.

Au milieu de la chapelle, une estrade était dressée, et, sur l'estrade, était couchée une religieuse vêtue de blanc, portant sur la tête un grand voile blanc, fixé à son front par une couronne de roses blanches.

Un singulier pressentiment serra le cœur du chevalier. Il s'approcha de l'estrade, se pencha sur le cadavre, souleva le voile et poussa un cri.

Ce cadavre, c'est celui d'Anne de Niébla.

Il se retourne, regarde autour de lui, cherchant qui il peut interroger, et aperçoit le sacristain.

— Quel est ce cadavre? demande-t-il. — Celui d'Anne de Niébla, répond le brave homme. — Depuis quand est-elle morte? — Depuis dimanche matin.

Don Bernardo sentit encore s'augmenter le froid qui glaçait son corps, quoiqu'il eût cru la chose impossible.

Il passa sa main sur son front.

— Hier, à minuit, demanda-t-il, elle était donc morte? — Sans doute. — Hier, à minuit, où était-elle? — Où elle est cette nuit, à la même heure; seulement l'église n'était pas tendue, les cierges du cénotaphe étaient allumés, et la grille du chœur était close. — Quelqu'un, continua le chevalier, qui eût vu venir à lui, à cette heure, Anne de Niébla, eût donc vu venir un fantôme? quelqu'un qui lui eût parlé eût donc parlé à un spectre? — Dieu préserve un chrétien d'un pareil malheur! mais il eût parlé à un spectre, mais il eût vu un fantôme.

Don Bernardo chancela. Il comprenait tout: il s'était fiancé à un fantôme, il avait reçu le baiser d'un spectre. — Voilà pourquoi ce baiser était si froid, voilà pourquoi un fleuve de glace courait par tout son corps.

A ce moment, cette annonce de sa propre mort, qui lui avait été donnée par le forgeron, par le menuisier, par le prêtre et par le fossoyeur, lui revint à l'esprit.

C'était à une heure qu'il était mort, lui avait-on dit.

C'était à une heure qu'il avait reçu le baiser d'Anne de Niébla.

Était-il mort ou vivant?

Y avait-il déjà séparation de l'âme et du corps?

Était-ce son âme qui errait aux environs du couvent de l'Immaculée-Conception, tandis que son corps expiré gisait au château de Béjar?

Il rejeta le voile qu'il avait écarté du visage de la morte, et s'élança hors de l'église: le vertige l'avait saisi.

Une heure sonnait.

Tête basse, le cœur oppressé, don Bernardo s'élance dans le cimetière, trébuche à la fosse ouverte, se relève, détache son cheval, saute en selle, et s'élance dans la direction du château de Béjar.

C'est là seulement que se résoudra pour lui cette terrible énigme de savoir s'il est mort ou vivant.

Mais, chose étrange! ses sensations sont presque éteintes. Le cheval qui l'emporte, il le sent à peine entre ses jambes; la seule impression à laquelle il soit sensible, c'est celle du froid croissant qui l'envahit comme un souffle de mort.

Il presse son cheval, qui lui-même paraît un cheval spectre. Il lui semble que sa crinière s'allonge, que ses pieds ne touchent plus la terre, que son galop a cessé de retentir sur le sol.

Tout à coup, à sa droite et à sa gauche, deux chiens noirs surgissent sans bruit, sans aboiement; leurs yeux sont de flamme, leur gueule est couleur de sang.

Ils courent aux flancs du cheval, les yeux flamboyants, la gueule ouverte; pas plus que le cheval ils ne touchent la terre: cheval et chiens glissent à la surface du sol; ils ne courent pas, ils volent.

Tous les objets qui cotoient la route disparaissent aux yeux du chevalier, comme emportés par un ouragan; enfin, dans le lointain, il aperçoit les tourelles, les murs, les portes du château de Béjar.

Là, tous ses doutes doivent être résolus; aussi il presse son cheval, que les chiens accompagnent, que la cloche poursuit.

De son côté, le château semble venir au-devant de lui. La porte est ouverte, le chevalier s'élance, il franchit le seuil, il est dans la cour.

Personne n'a pris garde à lui, et cependant la cour est remplie de monde.

Il parle, on ne lui répond pas; il interroge, on ne le voit pas; il touche, on ne le sent pas.

En ce moment, un héraut paraît sur le perron.

— Oyez, oyez, oyez, dit-il. Le corps de don Bernardo de Zuniga va être transporté, selon les désirs exprimés par son testament, dans le cimetière du *couvent de l'Immaculée-Conception*; que ceux qui ont le droit de lui jeter de l'eau bénite me suivent.

Et il entra dans le château.

Le chevalier veut poursuivre le voyage jusqu'au bout; il se laisse glisser de sa monture, mais il ne sent plus la terre sous ses pieds, il tombe à genoux, essayant de se cramponner de la main aux étriers de son cheval.

En ce moment les deux chiens noirs lui sautent à la gorge et l'étranglent.

Il voulut pousser un cri mais il n'en eut pas la force. A peine put-il exhaler un soupir.

Les assistants virent deux chiens qui semblaient

se battre entre eux, tandis qu'un cheval s'évanouissait comme une ombre.

Ils voulurent frapper sur les chiens, mais ceux ci ne se séparèrent que lorsqu'ils eurent accompli l'œuvre invisible qu'ils faisaient.

Alors ils s'élancèrent côte à côte hors de la cour, et disparurent.

A la place où ils avaient séjourné dix minutes, on trouva des débris informes ; et, au milieu de ces débris, le chapelet d'Anne de Niebla.

En ce moment, le corps de Bernardo de Zuniga apparut sur le perron, porté par les pages et les écuyers du château.

Le lendemain, il fut inhumé en grande pompe dans le cimetière de l'Immaculée-Conception, côte à côte avec sa cousine Anne de Niebla. Dieu leur fasse miséricorde !

Dans la légende qui précède, rapportée par Alexandre Dumas, on trouve, ainsi qu'on a pu en juger, des faits nombreux de médianimité voyante et d'apparitions. Celle d'Anne de Niebla à Don Bernardo, dans la chapelle du couvent, celles plus étonnantes encore de ce dernier au serrurier, au bûcheron, au fossoyeur et aux personnes qui vont assister à son convoi funèbre sont des faits, exagérés peut-être, mais analogues à ceux qui se produisent de nos jours et que les études spirites rendent incontestables.

N'avons-nous pas souvent à constater des faits de même nature, des apparitions et des manifestations d'esprits de personnes mortes et qui croient encore être vivantes comme don Bernardo.

On trouve, dans cette nouvelle, des faits vraisemblables, bien qu'ils paraissent impossibles aux esprits qui, entachés de parti pris sans études préalables sérieusement faites, en nient la réalité. Cette production de l'illustre romancier vient donc confirmer encore l'affirmation que nous avons tirée déjà de ses ouvrages, et appuyer notre conclusion : Oui, Alexandre Dumas est spirite.

A. L.

COMMUNICATIONS SPIRITES

LES VOISINS

SIMPLE HISTOIRE

Médium : Mme Collignon.

Jean et Lucien étaient voisins. Jean, fils d'un artisan, avait une sœur plus jeune de quelques années. Maria était jolie, gracieuse, intelligente, et surtout aimante et dévouée.

Lucien, fils d'un riche négociant, avait lui aussi une sœur, non moins jolie, non moins pourvue des avantages physiques que l'on remarquait chez Maria. Laure était l'orgueil de sa mère, était aussi la future idole des salons.

Au sortir d'apprentissage, Jean, bon et laborieux ouvrier, avait été distingué par un entrepreneur qui le faisait travailler ; il devint son gendre, et bien que l'entrepreneur ne fût pas sur le plus haut degré de l'échelle (il était honnête homme), il espérait laisser à Jean son avoir et ses pratiques.

Au sortir du collége, Lucien, lancé dans le monde, était un de ces jeunes beaux accomplis, mettant sa cravate avec un art spécial, insultant les filles sans défense, passant ses nuits dans les orgies, ses jours à parader ou à amortir l'effet des excès de la veille dans une somnolente torpeur.

Jean avait un enfant, il allait être père une seconde fois, lorsque des pertes successives vinrent frapper son beau-père qui, perdant la tête, ne voulant pas survivre à ce qu'il appelait son déshonneur, se pendit, ne comprenant pas qu'ainsi il enlevait à ses créanciers tout espoir de rentrer dans leurs fonds.

Cette cruelle nouvelle porta un coup si funeste à la jeune mère, qu'elle languit, s'étiolant de plus en plus, jusqu'à la fin de sa grossesse, et mourut en donnant le jour à son enfant.

Le chagrin était entré dans le paisible ménage ; la misère le suivit et fit irruption. Jean, accablé de douleur, négligea son travail ; il tomba malade à son tour, puis ses enfants après lui, furent pris d'une fièvre pernicieuse. Que faire, pour sauver ce frère, ces petits neveux, les seules affections de Maria ? L'ouvrage est insuffisant, et puis, comment travailler en soignant des malades ?

Un soir, folle d'angoisse et de faim, ne pouvant se procurer aucun des remèdes indiqués pour sauver les petits, pour rendre la force et l'énergie au père, elle rencontre Lucien. Il avait de l'or, de l'or bien cher ! mais il en fallait un peu pour la famille !...

Le père fut sauvé, mais les deux enfants avaient succombé. Le malheureux, ne sachant où puiser les consolations dont il a besoin, cède aux conseils d'ouvriers comme lui, va au cabaret, boit un peu, puis beaucoup, puis sans cesse..... Et chacun dit en le regardant : c'est un ivrogne, c'est un fainéant ; il est inutile de s'en occuper, de lui chercher de l'ouvrage, il mourra sur une borne ou dans un ruisseau.

Laure est mariée : elle a contracté une de ces unions mi-partie spéculation d'argent, mi-partie spéculation d'orgueil ; mais le cœur n'y entre pour rien. Pourtant, son mari est jeune, il l'aime, car elle est jolie, spirituelle : c'est un bijou qui fait honneur. Hélas ! peu de temps après, les serments de l'épouse avaient été violés : un caprice, un désœuvrement, une envie sordide, avaient entraîné la jeune femme, la jeune mère.

Oui, elle était mère, et la pauvre Maria eut l'audace de se présenter chez elle pour servir de promeneuse aux enfants. Ne fallait-il pas soutenir ce malheureux frère et tenter de le ramener à de meilleurs sentiments en lui procurant un peu plus de bien-être ? Mais Laure savait par son frère ce qu'était Maria. Il n'avait pas dit : j'ai soudoyé la misère, la faim, le désespoir. Non, non, sa conscience lui criait bien : infamie ! Mais il avait dit simplement : elle a été ma maîtresse, et ce seul mot avait suffi. Maria, repoussée, fut obligée de recourir de nouveau au seul trésor qui lui restait pour bien peu de temps, *sa beauté*. Puis l'habitude, la fréquentation de ces membres gangrenés de votre société la perdirent tout-à-fait. Elle mourut de misère quand la beauté fut tuée !

Laure brille dans les salons, c'est à qui recevra ses diamants, ses dentelles ; elle orne toutes les réunions. On raconte bien tout bas des scandales de sa vie, mais qui oserait dire un mot qu'elle entendît ? Qui oserait lui fermer son salon : elle est si riche, si belle, si bien placée !

Qui oserait recevoir, même en secret, la pauvre déchue qu'une parole d'encouragement, un secours direct, un témoignage de sympathie, arracheraient de l'abîme où elle se plonge de plus en plus, et élèveraient par degré jusqu'au ciel toujours prêt à recevoir les pécheurs repentis.

Jean fut trouvé mort ivre dans un ruisseau ; personne ne le plaignit.

Le même jour, Lucien fut rapporté chez lui, frappé d'une apoplexie foudroyante au sortir d'une orgie. Son convoi fut magnifique ; toute la ville l'escortait. La mère de famille, qui lui destinait sa fille, gémit longtemps d'avoir vu échapper la corbeille somptueuse qu'elle avait rêvée.

Dieu les jugea tous quatre, et fit à chacun sa part. Méditez, mes frères !

Jean BAUDRIER.

SUR L'ORIGINE DES ESPRITS ET DES MONDES

Médium : M. J. C. A. P.

Vous voudriez sonder, hommes de cette terre,
Des mondes infinis le sublime mystère ;
Mais Dieu, dans sa sagesse, impose à ses Esprits
De bons enseignements et de prudents récits.
Ah ! si Dieu permettait que tout-à-coup le voile
Se levât en entier, comme on fait d'une toile
Au théâtre, le soir, vos yeux émerveillés
De toutes ces splendeurs resteraient aveuglés.
Comment ! Un seul soleil apparaît dans la nue,
Et vos yeux ne sauraient en supporter la vue ;
Cependant vous voulez, dans votre orgueil nouveau,
Des chefs-d'œuvre de Dieu contempler le tableau.
Non, non ! il ne faut pas qu'à l'orgueil on succombe ;
Plus tard vous connaîtrez les secrets d'outre-tombe !
Oh ! n'allez pas trop vite en ce sacré chemin.
Laissez-nous vous guider pas à pas par la main.
Chaque jour les Esprits à votre appel arrivent ;
Tout ce que Dieu permet, ces Esprits vous l'écrivent.
Plus vous deviendrez bons, vertueux, élevés,
Plus les secrets de Dieu vous seront révélés.
Mais n'espérez jamais comprendre son essence.
N'est-il pas l'infini ? n'est-il pas la puissance ?
Les anges et les saints, et les plus purs Esprits
L'approchent en priant, mais ne l'ont pas compris ;
Il est le Créateur ! Il est Dieu !... C'est tout dire....
Dans le livre divin il nous permet de lire,
Mais jamais écolier, quelque savant qu'il soit,
N'égalera ce maître en qui l'univers croit.
Nous savons cependant que, sa pensée éclose,
Il créa les Esprits avant toute autre chose.
Qu'il voulut s'entourer de souffles animés
Répandus dans l'espace, autour de lui semés ;
Dieu ne pouvait vouloir être seul dans le vide ;
De créer sans relâche il fut toujours avide....
En ses mains la puissance eût été sans effet,
S'il n'eût créé sans cesse et sans cesse défait.
Il fit donc les Esprits, cohortes innombrables ;
Il les créa sans vice, innocents, raisonnables ;
Mais il mit en leur cœur, par un partage égal,
Le sentiment du bien, comme celui du mal.
Puis il leur dit : Allez, progressez, soyez dignes
De mon amour pour vous, de mes faveurs insignes !
Mais malheur à celui qui, s'éloignant de moi,
Oubliera sa nature en transgressant ma loi !
Les châtiments alors, mesurés sur les crimes,
Le feront culbuter d'abîmes en abîmes !
Et jamais, quoi qu'il fasse, il n'aura le bonheur,
Que si le repentir régénère son cœur.
Quant à l'Esprit soumis, reconnaissant, fidèle,
Je lui ferai la vie étincelante et belle.
Toujours à mes côtés, heureux, puissant et bon,
Il sera presque Dieu, sans en avoir le nom.
Archange du Seigneur, c'est-à-dire ministre,
Partageant mes travaux, ma puissance, à ce titre
Portant partout mes vœux, ma volonté, ma loi,
Je serai tout en lui, comme lui-même en moi !
Il dit et s'éloigna, les laissant dans l'espace,
Sans qu'on pût de son vol apercevoir la trace....
Alors tous ces Esprits entendirent soudain
Le fracas du tonnerre échappé de sa main.
C'était leur annoncer la colère céleste
Qui devait les frapper dans la route funeste.
Puis, un moment après un chant délicieux
Prédisait que les bons arriveraient aux cieux !...

(La fin au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés :

A. LEFRAISE.

Le Directeur-Gérant : A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.